

Manhattan côté obscur
Metropolitan de Whitt Stillman

Alain Charbonneau

Number 55, Summer 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22867ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Charbonneau, A. (1991). Review of [Manhattan côté obscur / *Metropolitan* de Whitt Stillman]. *24 images*, (55), 67–67.

MANHATTAN CÔTÉ COUR

par Alain Charbonneau

Ni vous ni moi n'aurions sans doute été introduits du côté de chez Sally Fowler où fréquentent (pour parler comme Proust) quelques beaux spécimens du jeune et menu gratin new-yorkais, n'était de l'intercession combinée de Whit Stillman et de Tom Townsend. Stillman en effet, qui signe la réalisation et le scénario de ce premier long métrage, bavard et plein d'esprit, fait dans *Metropolitan* ce que le cinéma américain répugne en général à faire: il situe l'action dans un petit monde clos et privilégié, où n'émigre pas qui veut des couches d'en-dessous. (Je rappelle que Peter Weir, qui a réalisé *Witness* et *Dead Poets Society* où s'exprime la fascination des communautés et des micro-sociétés, est... d'origine australienne.) Rien d'étonnant à ce qu'à l'état de projet, *Metropolitan* ait soulevé l'hostilité des grandes maisons de production: l'Amérique n'apprécie guère que ses films lui rappellent l'existence de classes aisées, sinon, en en montrant la perméabilité, pour nourrir et le mythe d'un monsieur-tout-le-monde-vainqueur-de-sa-condition, et l'espoir que ça peut vous arriver à vous aussi, spectateur anonyme (cf. dernièrement, *White Palace* de l'écurie Pollack).

Quant à Tom, il est, on l'aura deviné, le personnage par qui nous nous trouvons à participer au rituel mondain auquel se livrent soir après soir les collégiens désabusés — autant dire qu'il est le double cinématographique ou plutôt le regard personifié de Whit Stillman dont le nom, avec ses trois syllabes et le -an à la rime, sonne étrangement comme celui de son héros. Issu d'un milieu plus modeste mais loin d'être défavorisé, il ne manque à Tom qu'un smoking de location, qu'il aura tôt fait de se procurer, pour se sentir chez lui dans l'appartement de Sally servant de QG à ses nouveaux amis. Capable lui aussi d'épiloyer sur les charmes discrets de la bourgeoisie, sur Jane Austen ou sur le déclin de l'Occident, il reste néanmoins l'outsider du East Side, opposant discrètement sa transparence et son honnêteté à l'esprit manipulateur de Nick, son fouriérisme de bon aloi au pessimisme ironique de Charlie ou son goût pour la marche dans les rues enneigées de Manhattan aux courses de taxis qui terminent les virées nocturnes de ses nouvelles



Tom Townsend (Edward Clements) — derrière les fleurs — en compagnie de ses nouveaux amis de Park Avenue: «La bande de Sally Fowler».

connaissances. Il incarne en quelque sorte la bienveillante résistance aux conventions de la clique, résistance qui, motivant images et dialogues, va diminuant comme le film va vers sa fin. La situation en porte-à-faux où il se trouve agonisera tout au long du film et cessera au moment où Tom découvre l'amour que lui porte Audrey, leur amitié survivant à la mort de la bande tout en fermant la parenthèse qu'avait ouverte leur rencontre — de sorte que l'intérêt s'é moussé quelque peu au fil de la dernière demi-heure.

Cet épisode de la vie de Tom baigne dans un anachronisme léger et diffus, qui fait tout le charme de *Metropolitan*: le «New York, not so long ago...», en sous-titre au premier plan, annonce et emblématise du même coup une mise en scène étudiée dont les intérieurs inactuels, les dialogues aux accents fitzgeraldiens de même que les mélodies jazzées de décennies révolues amollissent sensiblement nos montres. Flottement de la temporalité moins adapté au portrait plus ou moins fidèle d'une certaine bourgeoisie urbaine, en fait, qu'au tableau d'une jeunesse sans âge, sans attache, sans aînés à qui s'opposer. La vocation de l'échec, inséparable chez Fitzgerald des excès d'alcool et d'une folie très roman-

tique, est traitée et mise ironiquement en question par Stillman: le sentiment qu'elle inspire semble à ses yeux être le lot de toutes générations, ce que résume assez bien cette phrase lue dernièrement dans *Le Monde* (à propos de Flaubert): «c'est le métier des générations que d'être perdues».

Tout en participant du film pour adolescents, *Metropolitan* échappe ainsi avec intelligence à la rhétorique du genre, comme si Stillman s'était proposé de filmer ce que les John Hughes ne font que décrire dans ses manifestations locales et datées: le passage. Passage de Tom au sein du groupe, passage encore de Tom des bras de la belle Serena à ceux d'Audrey, éclatement progressif de la petite bande, enfin entrée dans le monde adulte: tout ce long acheminement vers un nouvel état des choses concourt à faire de *Metropolitan* un film d'initiation, comme il existe des romans d'apprentissage. ■

METROPOLITAN

États-Unis 1991. Ré. et scé.: Whit Stillman. Ph.: John Thomas. Mus.: Mark Suozzo. Mont.: Chris Tellefsen. Int.: Edwards Clements, Christopher Eigeman, Taylor Nichols, Carolyn Farina. 98 minutes. Couleur. Dist.: C/FP.